

4' 33'' No(s) Silence(s)

« J'aime beaucoup les mots qui sortent du silence
et savent y revenir sans faire de bruit. »

(Nathalie Reims)

« Je tiens beaucoup à ce que je ne dis pas .»

(Roland Dubillard)

Prologue

« Ils sont partis sans regarder derrière eux. Comme si tout était devant . »

C'est ce que les ayant observés s'éloigner puis fermé la porte il ne lui dira pas.

Senti. Posé. Mesuré. La porte se ferme et le temps se suspend, lève ses bras pour orchestrer le silence qui va suivre. 4'33". C'est infime. C'est immense. Extrême assurément. Tout se loge, peut le faire à l'intérieur de ce silence. Trop infime, trop immense pour y loger des phrases. Perdues d'avance. Pas assez sentis, posés au mauvais moment, mal mesurés, les mots ne sont pas assez forts, et quand ils le sont ce ne sont plus des mots.

« ...partis sans regarder derrière... »

Même s'il le lui disait il n'ajouterait pas, ne préciserait pas combien leur attitude le blesse. Pour ne pas la peiner. Pour ne pas risquer qu'elle se blesse aussi, sur des mots maladroits. Alors il les garde dans sa chair et s'empresse de, comme eux, porter son regard ailleurs.

Il a fermé la porte ne l'a pas regardée mais savait que déjà elle s'affairait, que des gestes autonomes venaient à son secours pour remplir le silence qui s'installait.

S'affairer oui. Elle ne lui dira rien de ce non-choix qu'elle fait toujours de le laisser fermer la porte derrière eux. De n'être jamais derrière eux lorsqu'ils partent. Jamais derrière la porte lorsqu'elle les sépare. Elle s'affaire déjà il le fera ensuite, ils ritualiseront la chose, sans conscience, juste des gestes et des silences, inconscients, oui, de ce qu'ils se disent lorsqu'ils se taisent.

Elle ne lui dira pas qu'avant qu'ils partent elle les sait déjà loin. Pourquoi lui dire, elle le regarde, se garde bien de montrer qu'elle le fait, à chaque fois fermer la porte. Derrière eux la porte. Entre eux. Devant eux ensuite à ne jamais savoir quelle raison trouver pour l'ouvrir, pour les rejoindre. Ils partent, ne regardent pas en arrière, comme si tout était devant, non, ils n'ont pas besoin qu'ils les rejoignent.

Elle ne dit rien, s'affaire, le regarde, se garde de lui faire remarquer qu'il n'y a rien d'étonnant à ça. Que c'est ce qu'ils voulaient. Que l'inverse les blesserait d'une autre façon, peut-être plus profonde. Tous deux le savent mais ne le diront pas. Un moment suspendus. Posés sur un mille-feuilles de silences. Ils ne le savent pas, comment le sauraient-ils, leur vie est faite de silences. En dehors d'eux, peu. En dedans, tout. En cela ils s'entendent.

En tout ils s'entendent. Presque. Le peu qui reste est encore un autre silence. Solitaire celui-là. Envolé sitôt prononcé. Ils partagent pour le moment des silences destinés à l'autre. Un moment ils ne partageront plus. Chacun prisonnier du sien. Puis il s'effacera sans qu'ils s'en aperçoivent. Imperceptiblement. La fin d'un silence passe de l'imperceptible au murmure, presque à la parole, pas encore au mot.

Ils s'affairent. Ils attendent.

Tacet I

*

Elle n'aime pas trop ses manières, sa façon de sourire toujours et trop. Sa façon de s'installer dès qu'elle arrive et de sans bouger ensuite observer les autres. Un peu à gauche, un peu à droite, elle tourne la tête et finit par accrocher son sujet d'un dernier mouvement des yeux. Quand elle sourit ils ne plissent pas. Elle n'y croit pas. Elle aimerait les voir se fermer sous une quelconque émotion mais voit bien que cela ne sera pas. Pas ici. Pas avec eux. Impossible de savoir si elle le fait ailleurs. Alors faisant avec ce qu'elle sait elle suppose ce qu'elle peut. L'aîné vient. Elle est avec lui et s'assoit et attend et observe et garde ainsi la pose et parfois, seulement s'il passe derrière elle pour se rendre à la cuisine, elle se retourne sur sa chaise, posant ses mains sur le haut du dossier et ainsi, vrillée, sans bouger le reste du corps semble veiller sur lui. Surveille leur conversation. N'y prenant que rarement part. Souriante. Mais prête à bondir. Ses yeux qui ne plissent jamais le disent. Quand il revient s'asseoir elle reprend sa position sans jamais omettre de laisser sa main un moment sur l'épaule de son mari. Souriante, toujours, et de la même manière.

Elle a attendu que le temps et un début de complicité viennent adoucissent ce regard mais non. En cela le temps n'a eu aucun effet et n'a pu qu'épuiser l'espoir que cela arrive.

Bien que cela lui pèse à chaque fois elle ne lui dit pas, elle voudrait le faire à chaque fois que la porte se referme mais ne lui dit pas. Elle lui a fait la remarque, au début, il n'avait rien vu, avait-il dit, elle n'avait pas insisté. S'il l'avait remarqué il n'aurait rien dit, pour la protéger. Ce qu'il ne lui dit pas elle ne le sait pas. Pense t-il. Il espère que le silence de sa réponse gommara les mots de sa question.

Puis il l'aime bien. Il aime qu'elle aime son fils, c'est visible qu'elle l'aime et tant pis si elle ne les aime pas. Il le trouve beau grâce à cette façon qu'elle a de ne jamais le perdre des yeux. Elle est jolie. Elle le regarde. Il est beau.

Il ne la regarde plus. En sait suffisamment sur elle, n'a d'intérêt finalement que pour son fils et chaque fois qu'il vient ça ne manque pas. Une part du garçon qu'il était vient s'asseoir à la table auprès du père. Il regarde le fils et serre contre lui le garçon. L'un est parti et ne vient que trop peu. L'autre restera toujours. Lui partira, au fils alors - est-ce possible ici - le choix de préserver le garçon qu'il fût avec son père.

C'est ce qu'il est incapable de dire à sa femme alors il préfère lui répondre par un silence. Elle lui a dit, il a répondu de façon à la protéger, bien sûr, et même s'ils ont éventuellement ressenti la même chose les mots ont installé pour chacun un silence dont ils font ce qu'ils peuvent.

Pour le moment la porte se ferme et il lâche la poignée en laissant glisser sa main dessus. A chaque fois qu'ils partent il fait ainsi, sinon il ne le fait jamais. Silence encore le geste.

*

Plus facile avec elle. Plus souriante mais pas toujours alors quand elle le fait c'est un cadeau. Puis lorsqu'elle l'offre ses yeux changent. C'est léger, ce n'est pas qu'ils plissent c'est qu'ils brillent un peu et disent son affection. Elle aime son sourire. Ses yeux. Ces échanges silencieux.

Si différente. Opposée même. A table, obligée par la géographie familiale, elle s'assoit au dernier moment face à sa belle-sœur avec, malgré les années, toujours de la timidité et à la longue un peu de gêne. Forcément elle lui sourira. Elle aussi bien sûr lui sourira mais sans les yeux, elle n'y parviendra pas.

Elle ne lui dira pas qu'elle aime son sourire et espère qu'elle sait lire le sien. Elles parleront, tout le monde ici se parle mais personne ne dit rien. Appris du père, appris de la mère. Doublement appris, même cet enseignement est resté silencieux. Et solitaire. De l'un et de l'autre sont venues les mêmes habitudes sans les mêmes silences.

Il ne dit rien, n'en dira rien sans raison ici. Le benjamin et son épouse papillonnent dans la maison et il les observe sans oser bouger. Son attitude ne lui fait pas penser qu'il est beau, c'est autre chose, elle lui montre qu'il est papillon, c'est au-delà. Sur elle parfois le père pose sur son épaule une main légère - s'il s'en apercevait il n'oserait pas - qu'il retire rapidement. Elle ne bouge pas. Chaque fois incline-t-elle seulement la tête vers sa main et retient-elle son souffle pour éviter qu'elle s'envole. Échange de papillons. Papillon un moment lui aussi le père. Et le fils papillon lorsqu'il les voit ainsi a les yeux qui brillent. Mieux qu'un sourire. Mieux que des mots.

Il ne lui dit pas, c'est une des choses qu'il tait mais qu'elle sait, chaque fois que la porte se ferme il souffre de les voir s'envoler. Elle aussi, alors en premier elle s'affaire, il fera de même, incapables de dire à l'autre ce qu'il ressent, pas même de le rassurer, de faire remarquer à l'autre que c'est toujours joli de voir s'envoler des papillons et qu'ils sont déjà chanceux de les avoir eu près d'eux un moment.

*

Effacée par des silences dont ils ne savent se défaire, à peine esquissée par des regards aux souvenirs tenaces. Aussi discrète que sa présence pèse. Indispensable. Creuset de leurs silences. Dès qu'elle arrive, sitôt partie, avant, ensuite, malgré elle malgré eux malgré tout elle les représente, les sacralise peut-être, idée horrible, elle en est la source, l'affluent trop puissant du cours des choses.

Le père, la mère, depuis toujours se taisent et apprennent encore à le faire plus fort. Chaque fois la présence de leur fille augmente les silences. Les fait déborder. Elle n'y peut rien. Voudrait-elle s'en passer. Ils ne lui en veulent pas. C'est ainsi. C'est plus fort que tout, que eux en tout cas, les silences se tiennent à l'ombre de leurs conversations.

Elle arrive si discrètement, et repartira de même, qu'il semblerait que la porte n'ait pas besoin de s'ouvrir ou de se fermer. Elle ne part pas ne reste pas elle est là. De toute façon. Il croit regretter qu'elle parte et regrette qu'une part d'elle reste. C'est ce qu'il ne se dit pas, n'a pas même idée qu'il pense.

Elle croit qu'il regrette qu'elle parte et ne lui dira pas qu'elle est toujours là. Malgré eux malgré elle. Que depuis ce temps elle ne part ni ne vient qu'elle est là. Juste là. Prisonnière. Qu'elle ne vit ni ici ni ailleurs, nulle part. Discrète partout ici trop présente. Elle ne lui dira pas, ne l'a jamais fait, que sa présence lui pèse. Qu'elle aimerait tant que comme ses frères elle parte sans regarder derrière. À sa façon elle ne se retourne pas puisqu'elle ne part pas.

Il ne se rend pas compte qu'il regrette qu'elle reste et ne lui dirait pas s'il en était conscient.

Elle regrette qu'elle ne parte jamais, qu'elle ne les laisse pas un peu, qu'elle n'allège pas un peu leur douleur. Elle ne lui dira pas. Pour ne pas le blesser et parce qu'elle se sent coupable de penser cela.

C'est pour ça qu'elle est si discrète. Parce qu'elle est consciente du bruit qu'elle fait dans leurs silences. La décrire c'est parler d'elles. Sa discrétion, son silence, sont-ils peut-être là pour laisser de la place à l'autre sœur. D'ailleurs lorsqu'elle s'assoit ne manque-t-elle jamais de compter les chaises et, c'est stupide, plus fort qu'elle, douloureux et nécessaire, ne peut trouver sa place que lorsqu'elle s'aperçoit que toutes sont occupées, qu'il n'en reste qu'une, pour elle, et qu'aucune autre ne sera nécessaire.

D'ailleurs elle est partie à un âge où la place d'un enfant n'est pas encore déterminée et se trouve être souvent les genoux des autres.

Parler d'elle c'est parler de sa sœur jumelle. Forcément. Ne pas le faire c'est risquer que les silences s'en chargent. C'est ce qu'ils ont fait. Ils ont laissé le silence creuser dans leur douleur croyant qu'il l'enterrerait. Ils ne diront rien. Ils ne se disent pas ne diront rien, quel mot. Silences. Sans conscience chacun tiendra au sien plus que tout. Peur. Prudence. Sans le savoir ils tiennent à ce qu'ils ne disent pas.

Parler d'elle c'est parler de celle qui n'est plus. Chacun dit « partie ». Personne ne dit « morte. » Elle le sera un jour lorsqu'ils le seront. Lorsque plus personne ne sera là pour penser à elle. Pour le moment, comme si grâce à eux seulement partie elle pouvait revenir, chacun lui consacre ses silences.

*

Elle n'est plus là.

L'autre sœur .

Elle ne peut plus rien.

Elle ne leur dira rien elle ne leur dirait rien si elle était là.

Elle aurait du silence le même alphabet.

Jamais un mot ne sera assez puissant pour dire son absence.

Jamais un mot n'aurait pu exprimer la douleur que serait son absence.

Quand il a pu ce n'était plus un mot.

*

Pour lui c'est différent. Si différent qu'il s'est toujours appliqué à faire attention. Qu'aimer sa femme revient à prendre soin de la part intime qu'elle n'est plus. Qu'il a dû apprendre à n'en rien dire. Qu'il a rapidement vu qu'ils ne disaient jamais « notre fille » mais toujours « votre sœur ». Qu'elle restait muette lorsqu'ils disaient « ta sœur », « ta pauvre sœur » pour ne pas dire « notre fille », « notre pauvre fille ».

Il vient chez ses beaux-parents toujours accompagné de l'une et retrouve l'autre.

Ils s'aiment, discrètement, savent s'aimer, ailleurs, tous les deux, sans sa jumelle alors, et leurs silences. Mais déjà à la porte il sent sa présence et le bruit qu'elle réveille. Il faudra l'adoucir. Prendre soin sa femme. Il prend aussi soin d'eux, les observe, balaie parfois le poids d'un silence à l'aide d'un mot bien choisi. Inoffensif. Parler de tout plutôt que de parler de rien. Entre tout et rien une cigarette. Nombreuses parfois. Souvent la même relance, grâce au père, il travaille à l'usine que celui-ci vient de quitter. De laquelle la retraite vient de l'arracher. Quelques années ils ont pu, il s'en est servi, parler de ce qu'il s'y passait. Souvent il ne s'y passait rien ou pas assez pour en parler mais ils le faisaient quand même. Pointer en arrivant, pointer en partant. Entre les deux toujours la même chose. Il y a intérêt à y mettre des mots. A trouver des prétextes. Ils parlaient du travail pour lui donner du sens sans s'apercevoir qu'ils brisaient des silences.

Le père ne manque jamais de demander des nouvelles de l'usine. De ce corps dont il fait partie. Des machines et des hommes qui le constituent. Beaucoup de ses collègues ne sont plus là. Ceux qui restent un à un le poussent du début de sa retraite à une fin qu'il ne regarde pas encore.

Décidément précieux le gendre prend soin des silences et des mots. Sait se taire et parler. Il y a malgré tout avec les années de moins en moins de choses à dire et toujours autant de silences à masquer. Patients les silences. Alors élargir le jeu. D'autres relances. Au papillon, que deviens-tu, à la femme de l'aîné, que devient-il. A la question le papillon répondra par une autre question et ne dira rien de lui. Battement d'ailes. A la question, tout en souriant, sans lâcher son mari des yeux elle dira qu'il va bien.

Il faut pousser alors. Forcer. Trouver de l'espace pour des mots. Les deux frères et lui sont si différents qu'il faut forcer, oui. Parfois il la regarde mais ne cherche plus son soutien. Par réflexe il la regarde par expérience il ne cherche plus. Il l'a tant fait au début, lui a reproché un temps de ne pas l'aider, il ne lui dit plus qu'il s'est senti seul, trahi alors, mais qu'il ne lui en veut plus. Maintenant il connaît leurs silences.

Quand ils partent, lorsqu'il s'en va, la caresse de la main du père sur la poignée de la porte lui est également destinée. Les silences qu'ils échangeront seront reconnaissants de ceux évités par leur gendre. S'affairant ils partagent la tâche, ils ne s'en rendent pas compte, préparent pour sa prochaine visite le cendrier que l'un videra, que l'autre lavera. Jusqu'à ce qu'il revienne il ne quittera pas la table du salon. Souvent il gênera, il faudra le déplacer, ils le feront, dans ce geste répété l'affection qu'ils lui portent.

*

Chaque fois le silence s'installe dès leur arrivée et c'est plus fort que lui s'applique ensuite à passer de l'un à l'autre. À faire le lien entre eux. Il ne cessera de le faire jusqu'au départ, jusqu'à la sortie, jusqu'à ce que la porte se ferme derrière eux. Les autres apprécient sa présence autant qu'ils la redoutent. Habile et attentionné il se glisse dans des conversations dont le hasard et les maladresses mènent parfois à de la gêne. Ils se sont fait un allié de ce qu'ils redoutent le plus. Un serviteur. Prince en leurs royaumes fussent-ils de douleur il en est le valet ils en sont les maîtres.

Dévoué. Appliqué. Depuis si longtemps habitué qu'après les combats des uns et des autres, ayant soigné leurs plaies, il prend garde surtout, veille bien à ce qu'aucune question ne vienne troubler leurs conversations. Plutôt lui. Plutôt silence. À sa façon, raffinée, il habille élégamment les questions restées sans réponse.

*

Il le sent toujours, le sait depuis si longtemps qu'il ne peut s'en défaire, ne veut plus peut-être, jamais son regard ne le lâche, jamais ne cesse t-elle de se faire du souci pour lui. Tant de souci qu'elle ne parvient pas à lui dire, et qu'il serait bien incapable de lui avouer qu'elle a raison. Qu'il est raisonnable de penser que la position d'aîné qu'il occupe dans la famille l'oblige à être ce qu'il n'est pas et l'abîme. L'use. Elle ne dit rien. Si peu. Elle le regarde trop, elle le sait, s'en est excusée lui a expliqué au début, dès le début elle avait senti qu'il était nécessaire de le faire, le silence de sa réponse et les mots de son regard lui avaient dit qu'elle avait raison. Qu'elle pouvait se soucier de lui. Que l'ampleur de sa douleur valait bien cela. Que si elle ne le faisait pas qui le pourrait. Qu'il ne laisserait de toute façon personne d'autre qu'elle pénétrer cette intimité. C'est un regard en réponse au sien qui fait que jamais elle ne plisse les yeux. Réponse son sourire. Surtout ne jamais le relâcher. Il n'est pas dupe il n'y lit pas je suis heureuse il y voit juste je suis là. Pas dupe. Coupable. Raison de ce que sa mère n'arrive pas à saisir chez elle et tente de résoudre par un silence. Doublement coupable. A distance toujours des uns et des autres il prend soin d'eux tout en prenant celui de ne pas trop s'approcher. Au moindre contact il fondrait. Il voit son frère, papillon, son épouse, papillon aussi, il voit bien son père, main légère parfois sur son aile mais ne jalouse rien, n'envie rien, juste, il voit. Il sait les manières installées par le temps. Il a vu se bâtir les habitudes. Connaît leurs fragilités. A compris depuis longtemps, depuis la mort de sa sœur que les fondations de l'édifice familial reposent sur ses épaules. Un peu basses mais solides. Quand même. Lourdes, oui, impossibles de les redresser, le veut-il. Son frère lui, le veut-il seulement, le peut en tout cas, d'un haussement d'épaules fait voler le papillon qui est en lui. Épinglé pour sa part il ne le jalouse pas. Ne lui en veut pas de le faire, s'il le pouvait le remercierait de la légèreté qu'il amène, ne le fait qu'en silence, bien sûr, mais aussi parce que, il n'est pas dupe, il sait qu'il souffre aussi. Curieuse tendresse, il n'aimerait pas qu'il n'ait pas de douleur car celle-ci plus que tout les réunit.

*

Tristes figurants que les mots dans le feuilleton familial. Ne jouissant jamais des épisodes alors qu'ils les permettent. Chacun des acteurs venant de sa loge et passant la porte entrera en scène armé de leurs présences. Chacun sortira ensuite salué par un public silencieux et une porte en guise de rideaux. Pour eux, rien. L'épisode terminé ils seront balayés, certains jugés utiles reviendront. Les acteurs auront fait attention de n'utiliser que ceux qui semblaient les plus anonymes, les plus inoffensifs. Certains seront passés en fond sonore, d'autres auront eu le privilège d'un rôle secondaire. Au mieux. Là pour meubler, servir de décor, faire illusion. Trompeuse l'illusion, y croient-ils les acteurs, aucun ne se souviendra d'eux. Non pas qu'ils aient été inutiles, bien au contraire, mais aussi indispensables que puissent être les mots ils finissent toujours ici par être emportés par les silences.

Silencieux. Depuis toujours et davantage ensuite. C'est à la base de tout cela. Non pas à l'origine mais l'écho de celle-ci. Toute histoire a un début et une fin. Entre, un monde effondré de l'intérieur.

Il leur sourit, des yeux, entre les lèvres du silence. Les fils ont gardé son sourire et n'ont jamais vraiment su rompre ses silences, alors ils ont appris son langage. Les filles savaient lui parler et en profitaient. A leur moindre caprice il cédait et souriait largement. Après elle continua seule et toujours il cédait mais ne souriait plus.

Veste bleue de coton rigide fermée par quatre boutons ronds, bleus aussi, cousus épais, bleu également le fil. Deux poches larges dans lesquelles il plonge profondément ses mains pour sortir son briquet, du tabac, des feuilles, des clés, toute chose encore, jamais ne semblent-elles pouvoir se vider, mais jamais de stylo. Un jour lors d'un repas il avait expliqué pourquoi, la longueur du stylo étant la même que la largeur de la poche il se couchait toujours bien au fond et caché dans l'épaisse couture restait introuvable. Alors toujours dans la petite poche en haut à droite, à l'intérieur, crochet à l'extérieur, alors il ne tombait pas. Détail innocent mais pas tant que ça puisque prenant tout son temps pour le raconter, en rajoutant un peu sur son agacement d'avoir perdu des stylos et sa satisfaction de ne plus le faire, il venait de gagner quelques minutes sur les silences.

Toujours le même geste, de la main gauche il vient de la poche droite tirer le stylo et d'une pression du pouce, clic, fait sortir la mine. Le gendre sans se rendre compte apprend à faire le même geste, droitier, stylo à gauche alors, sur le cœur, réponse à l'affection qu'il lui portait.

Les jours de repas aucun des deux ne porte la veste et si l'un ne la met jamais en dehors de l'usine, l'autre la porte presque toujours. Inusables la toile et les habitudes. Les unes et les autres palissent bien avec le temps mais se renforce l'affection qu'il leur porte.

Elle a fini par aimer sa tenue. Il en a toujours pris soin, elle le fait maintenant. Au tout début elle lui disait « tu sors comme ça ? » et l'étonnement qu'il affichait devant cette question s'était transformé en jeu, ils surjouaient, s'en amusaient, puis ne le firent plus, la chose, de drôle, était devenue tendre. Silencieuse la tendresse. Il arrivait le soir comme il était parti. Habillé en ouvrier qu'il était, et être ouvrier c'était être quelqu'un. Alors à la retraite pour rester ce quelqu'un il garde le plus souvent possible sa veste de travail. Un peu moins de choses dans les poches. Plus de mètre mesureur, de pied à coulisse et de pointe à tracer. Toujours, en haut, un stylo pour les mots fléchés, chaque fois qu'il le sort le gendre révise le geste.

Importants, les mots fléchés mènent toujours au mutisme. À ce jeu bien sûr il excelle, tous le reconnaissent et parfois, lors d'une journée un peu plus silencieuse se risquent à emprunter une grille laissée de côté sans raison apparente, unique et vierge au milieu des autres achevées méticuleusement, laissée là peut-être pour offrir aux autres de quoi user leurs silences.

À table il pose toujours ses mains bien à plat et parfois tourne entre le pouce et l'index le manche de la petite cuillère. Rien ne peut se lire dans ce geste, chacun pourtant l'observe et se garde bien de l'interrompre. Le sacré tient à peu de choses, masque t-il bien au moins les questions.

De l'autre côté de la table la mère ne s'arrête jamais, se lève se rassoit s'active toujours et si elle ne le fait pas il le voit alors, et lève ses mains comme pour s'emparer du silence qui encombre. Il ne lui dit rien et parle, appuie ses coudes sur la table et frotte doucement ses mains en la regardant. Elle ne lui dit rien, heureuse alors qu'il l'aime ainsi.

Autour du père, aidé du gendre, les conversations s'articulent et les silences se brisent. Un temps, oui, les parents le firent puis moins. Pas assez ensuite. Le fils, encore, prit le relais. C'est ce qui paradoxalement finit d'user le père. L'héritage qu'il laissait à l'aîné. Non pas qu'il fut si grave de léguer sa façon de gérer la douleur, c'était un bel outil, mais c'était de lui avoir laissé si tôt le faire. Trop tôt. Si peu après la disparition de leur sœur.

Du mal à dire sa mort. Du mal à dire sa fille. Alors il ne le dit pas. Le tait. Silence.

*

La mère c'est une œuvre. Œuvre silencieuse façonnée par le meilleur et le pire. Par les enfants qui restent, par celle qui est partie, par ce qu'elle était ce qu'elle est devenue, ce qu'elle a traversé et traverse encore. Le silence est mère. La patience silence et mère. Sa douleur est grâce. Il est absolument injuste de dire cela et pour la même raison de ne pas le faire. Tout ce qu'elle ne dit pas ce que le père ne dit pas ce qu'aucun ne dit passe par elle. Cœur des silences qu'elle maîtrise et que tous écoutent. Chacun des mots qui sera prononcé le sera en fonction de cela. De ses battements. Chacun bien à sa place prendra soin de l'autre, ici en cela tous sont magnifiques, occupés du silence de l'autre pour briser le sien. Musée le repas de famille. Chacun y accroche son tableau et traverse en silence la galerie qui mène au portrait de la mère. La force du regard dans les tableaux de maîtres, il vous voit venir vous fixe dans les yeux vous observe lorsque vous vous éloignez, vous pensiez regarder l'œuvre c'est elle qui le faisait. Une œuvre la mère.

De son côté à table elle les observe et tire de chaque geste ce qu'ils ne disent pas. Du père, des mains qu'il frotte elle se ressaisit. De sa main sur l'épaule du papillon elle profite et porte vite son regard sur celui du fils qui savoure. Précision des gestes. Grâce des regards. Ballet silencieux magnifique, horrifique, dont les mots sont des postures et les silences de maladroits entrechats. Le père attentif. Le fils trop prévenant, sa belle fille que penser. L'autre fils papillon, trop léger pour qu'elle y croie, trop belle pour être vraie, sa femme papillon. La fille le gendre. Trop soudés. S'étouffant. Ballottés. Se cognant. Nul ne se plaint ils ont bien appris la leçon. Le silence s'apprend par cœur ou ne s'apprend pas. Jamais approximatif. La moindre erreur est vacarme.

*

Seul le papillon a une idée du bruit qu'il fait en se posant. Alors il ne se pose pas. Apparence légère contrariée sitôt réalisé que lui aussi a un poids, lui aussi sa charge. Si grandes que soient les ailes, au milieu le fils. Dans le battement. C'est ici qu'on l'épingle. On sacrifie le corps pour préserver des ailes alors inutiles.

Papillons tous deux. Chantés par les courants d'air. C'est ce que les autres entendent. Une chanson composée de mots et de silences enfin légers. La force du papillon tant qu'il ne se pose pas.

L'inverse de l'aîné. L'opposé de la sœur. Léger et détaché. Ils ont grandi avec ça, poids et présence, n'ont pu s'en débarrasser. Enfants, ados, adultes, poids et présence.

Figé dans ce cocon il n'a su que faire et n'a rien fait. Silence de chrysalide. Et, encore, seule la chrysalide a une idée du bruit de l'éclosion du mot. Sitôt prononcé, sitôt envolée, sitôt papillon redoute de se poser. Parce qu'autour du silence absolu de son vol ne peut exister que du bruit.

Il se retient de regarder sa sœur et ne peut s'empêcher de regarder son frère. Peur d'y voir celle qui est partie. Rassuré de voir qu'il est là.

Il ne se lasse pas de poser des questions, de butiner des réponses sans importance, de goûter au plaisir des uns et des autres. Il sait le sucre en eux. Sait leur saveur. L'a connue. Il papillonne c'est une caresse fragile sous laquelle ils ploient.

Jamais là où on l'attend pourtant toujours présent. Prudence et attention. Souvent est-ce son vol qui détermine le moment de partir. Il papillonne moins. Les trous d'air des silences auront eu raison de lui. Posé, les ailes du papillon ont vite fait de se coller. De manquer d'air. Aucun souffle ne peut les séparer. Les silences remonteraient, reprendraient force et viendraient les écraser s'ils ne parlaient pas. Alors ne pas se poser. Partir.

Le père regrette qu'elle le dise. La mère est soulagée qu'elle le fasse. Les autres ont pris l'habitude et profite de ce battement. Papillon toujours elle dira quelques mots de papillon pour annoncer leur départ. Ils ne les comprendront pas mais au fond d'eux savent bien ceux qu'ils évitent. Chacun va se lever, tourner un peu, prendre ses affaires, reprendre ses esprits, se défaire des uns et des autres. Chacun à sa façon se remerciant des silences et des mots échangés.

Ils seront vite partis. Rapides à le faire. Gardes baissées, fuir. Ne pas se laisser surprendre.

Masque enlevé chacun s'en va. Chacun son masque. Il faut bien le choisir.

Cacher ou montrer autre chose. Mot ou silence. Jamais réalité.

Tacet II

Un jour comme un autre. Les surprises ne peuvent venir que de ceux-là et pourtant chacun s'attendait à ce qu'il soit spécial. Comme les autres jours, chacun à son masque, appliqué, sans pourquoi ni comment un grand silence venait de s'abattre sur eux. Coiffant les autres. Un vacarme.

*

Il se peut que l'un d'eux, déjà, avant d'entrer, ait manqué de vigilance. N'ait pas relevé sa garde avant le combat. Blessé avant de pénétrer sur ce ring de douceur.

Il se peut qu'un excès de sensibilité n'ait pas eu le temps de s'apaiser. Que l'un d'eux n'ait pu panser la plaie un peu plus vive ce jour.

Bien possible que l'un d'eux après avoir tant de fois réussi à entrer armé de précautions n'ait pour une fois pu le faire.

Il se peut que l'absence du père ait été fatale.

Alors parce que chacun sait le soin porté par l'autre pour adoucir ce moment personne ne dira, supposant qu'il l'ait su, de qui vint le vacarme.

Il se peut que l'aîné, un peu plus fatigué. Qu'elle aussi, alors, n'ait pas remarqué.

Que tarie la source le gendre n'ait pu trouver de conversations. Comment aurait-elle pu lui venir en aide.

Posé le papillon ? Alors non les autres n'auront pas entendu s'il a fait du bruit. Comment deux papillons pourraient-ils lutter contre le vacarme.

À moins que le vacarme n'ait déjà été là. Qu'ils n'aient avec le temps pas vu que la béquille des silences s'était usée. Qu'à trop s'y appuyer elle s'était pliée. Qu'elle ait rompu. Béquille alors chacun. Qu'ils ne tiennent maintenant que grâce à, et plus assez pour l'autre.

Et bien que chaque pas le fasse souffrir l'aîné ne lui dira pas mais ne sera pas dupe. Parce que l'expérience. Parce qu'elle aussi le regarde et un peu trop souvent. Parce que n'ayant de force que pour l'autre comment continuer sans s'épuiser soi-même. Il aura suffi d'un mot un peu plus bas que l'autre pour que le vacarme éclate. Mais ils l'auront gardé. Bien sûr qu'ils n'auront rien dit. Intérieur. Lourd. Pourtant levé par le courant d'air à l'ouverture de la porte.

Il se peut que l'infime se soit glissé en chacun d'eux. Qu'ils n'aient rien senti. Que le quotidien n'ait pas suffi à le masquer. Ou l'inverse. Qu'il ait comme une aiguille poussé l'écharde. Infime la douleur, ou trop grande, ou le soulagement, pareil, infime ou trop grand.

Il se peut que chacun ait eu sa part dans le vacarme qui s'en suivit.

Usé l'aîné. Ses yeux à elle qui cillent.

Moins léger le papillon. Hésitante à sourire.

Silencieux le gendre. Dangereux les mots de la sœur.

Pas de main sur l'épaule. Le père n'est plus là.

Un regard dans le vide. Plus l'aide du mari.

Probable que chacun y aura été d'un mot plus bas que l'autre.

Probable que chacun n'ait pas moins fait attention à l'autre mais pas assez à soi.

*

Le jour de la mort de leur sœur l'aîné n'était pas de l'âge où on prend soin des autres mais de celui où on ne pense qu'à soi.

Il n'avait rien dit du danger aperçu et vite ignoré.

Ils n'avaient qu'à se débrouiller, ils ne regardaient pas mais ils devaient bien savoir, les parents étaient de ceux qui veillaient forcément.

Pourquoi alors l'aurait-il dit, l'avait-il même vu, maintenant encore il ne le dira pas, ne le sait plus vraiment, ne veut pas le savoir, ne veut pas leur demander, se retient, comment leur dire qu'il pense tous les jours à ce qu'il aurait du faire sans leur rappeler ce qu'ils auraient pu.

Alors il ne dit rien, certains jours veut croire qu'il n'a rien vu, d'autres en est persuadé. Pas les mêmes silences alors. Elle ne le regardera pas de la même manière tout en lui souriant de la même façon. Pour lui ses yeux cilleront. Aucun mot. Pourquoi, comment, quel mot, tous les jours il faudrait en trouver un nouveau à moins de trouver celui qui résoudrait tout. Et elle tremble que ce ne soit plus un mot.

Il la rassure. Ne lui dit pas. Ne sait pas tout à fait ce qu'il lui cache. Parce qu'il n'était pas de l'âge où on prend soin des autres il veut être maintenant de celui où il veille sur eux. Sur ses épaules la charge, le mille feuilles de silences. Depuis longtemps les parents ne le portent plus. Posé au milieu de la table. Chacun en prenant un morceau. Il veille juste à ce qu'il ne s'écroule pas. Le silence n'est pas de ce qu'on peut découper sans qu'il n'y ait des miettes. Tous les verront.

Ici personne ne souffle dessus. L'aîné les ramasse tout au long de la journée c'est pour ça qu'il va de la table à la cuisine, au salon, s'affairant, veillant, et qu'elle le suit du regard, bien sûr, veillant aussi.

Le père aimait qu'il aide sa mère, sa mère aurait préféré qu'il le fasse moins et soit davantage avec les autres. C'est pourtant sa façon d'être avec chacun d'eux.

Ses parents n'étaient plus de l'âge où suffisaient des attentions passagères. Il aurait fallu tous les jours venir briser leurs silences. L'espace entre les visites étire leurs douleurs et se joue de leurs forces. Bien que prenant soin, parce que le faisant, il continue à se persuader que cela suffit. Alors trop de miettes. Chacun moins habile, le temps tremble un peu plus et les mains l'acceptent. Bien sûr à force une qui tombe. Une qui reste après son leur départ. Infime. Mais de celles qu'un courant d'air ne peut enlever.

Vacarme. Implosion dans un corps qui se regarde tomber et qui ne dit rien. Un mot plus bas que l'autre. Un silence un peu plus grand. L'écho de ce mot dans ce silence. Vacarme.

*

Forcément de l'âge où on papillonne. À l'âge où on regarde l'aîné et néglige les plus jeunes.

Il n'avait rien vu, c'était sûr, ne se le reprochait pas. Pas de mot ou de silence à mettre sur la chose. Pourtant il hésite. À défaut d'en avoir voudrait en trouver. Fournir des réponses à des questions qu'il tente de deviner.

Il papillonne, chacun d'eux est fleur et il butine.

Parce qu'ils n'ont rien dit il papillonne encore. Parce qu'ils ne diront rien il continuera.

Il ne sait pas faire autre chose, sa femme a appris à le faire. Peut-être le faisait elle déjà mais il faut le faire par amour pour le faire si bien.

Il ne disait rien de la main sur l'épaule et fera de même de son absence. Du mille-feuilles bien peu, à peine.

Il papillonne et sur l'épaule si solide de son beau-frère se dit parfois qu'il pourrait se poser. Mais il laisse cette force à sa sœur et épuise les siennes. C'est ainsi depuis toujours - toujours étant l'événement familial – il va entre ce qui n'a pas été, ce qui ne sera pas, ce qui aurait dû, ce qui n'aurait pas dû, connaissant le résultat de la chose sans avoir la moindre connaissance de ce qui l'entraîna. Lorsqu'il a essayé, il ne le fait plus, à chaque fois ils ont fait la même chose, pas de la même manière mais pour la même raison, d'un souffle ils l'ont éloigné. Pour le protéger. Ont-ils réussi. Pour se protéger. Même question.

*

Des yeux qui ne se posent pas. Du bruit dans le regard. Qui se protègent avec du vide et redoutent ce qu'ils pourraient trouver dans les leurs. C'est peut-être en ce détail que pourrait se deviner un jour pas tout à fait comme les autres. La sœur évite davantage leurs regards et ce n'est pas simple lorsque tous cherchent le sien. Chacun y plonge, y va de ses interrogations, se soucie. Ils ont avec le temps – tant d'années ce toujours – appris à détacher leurs yeux des siens avant qu'elle n'ait besoin de parler. Quel mot. Un silence et des yeux qui cherchent à se poser ailleurs. Elle a appris à le faire et sait ce qu'elle ne doit pas.

Pas sur son mari. Elle ne l'aiderait pas, ajouterait à sa charge, tente parfois de l'effleurer avec un regard en regrettant de ne savoir le faire, ne sachant pas qu'il sait voir chacune de ses tentatives.

Pas sur eux, pas sur les parents, pas sur la mère maintenant, surtout pas bien qu'elle le voudrait parce qu'elle le voudrait, ne pas le montrer, pourquoi le faire, alors non pas sur eux, pas sur elle.

Ni sur l'un ni sur l'autre. Ni l'aîné ni le papillon, malgré tout elle les croit solides, à leurs façons, bloc de granit et battement d'ailes, ne pas prendre de risque. Elle irait bien se blottir contre la roche, entre les ailes, trop dangereux. Trop fine pour de la pierre, trop lourde pour un papillon.

Bien sûr elle sait parler aussi, puisqu'elle sait se taire. Ce qu'elle ne leur dira pas est à la source de ce qu'elle peut dire. Parfois elle s'en rend compte. Elle aussi, pas de raison, ou davantage, parfois des mots plus bas que les autres. Plus que les autres elle maîtrise l'alphabet des silences. Certains jours elle pressent la chose. Ne glisse rien mais laisse doucement l'écharde sortir, la miette tomber. Certains jours au cœur du mille-feuilles elle n'a pas besoin de les regarder, il vaut mieux qu'elle ne le fasse pas, elle sait qu'ils le font un peu plus fort que d'habitude parce que la sœur partie est avec elle. Parce qu'encore moins seule. Qu'elle est avec elle. Sœur impalpable. Invitée sans surprise parfois trop présente. Alors parce qu'elle est là elle ne les regarde pas ne pose pas ses yeux sur eux, pour eux, pour ne pas peser, eux aussi font ainsi, ne pas peser sur elle. Violentes précautions. De quoi se torturer.

Des parents qui auraient dû. Auraient-ils pu.

De l'aîné qui a vu. Aurait-il pu, aura-t-il voulu.

De l'autre elle sait qu'il n'a rien vu. Aurait-il mieux valu.

Leurs douleurs la ramène à la sienne. A elle qui a vu. Aurait-elle dû aurait-elle pu aucune réponse à ça. Aucun mot pour ça. Il n'en vient pas. Certains jours aucun mot et pas même de silence. Alors elle ne pose pas les yeux sur eux car ne peut taire son regard. Elle se soumet aux mots les plus légers qu'elle trouve et néglige les silences. Vacarme.

*

Jamais, depuis, un jour n'a été comme les autres. Un toujours qui ne connaît pas la monotonie. Un toujours avec lequel ils jalonnent main dans la main, à bouts de bras se portant. Les obligeant à garder une certaine distance mais jamais ne les éloignant tout à fait.

La mère a épousé son mari une première fois par amour et une deuxième fois par chagrin. Il a fait de même. Main dans la main encore. Mais depuis ce toujours – tant d'années, trop – chacun empêche celle de l'autre de glisser plus qu'il ne la caresse. Étouffée la tendresse entre les paumes.

C'est perceptible, ces derniers jours, dès qu'ils arrivent, les silences grondent.

L'aîné ne paraît pas moins bien. Peut-être est-il même plus attentif, prévenant, s'affairant davantage que d'autres jours. La mère le regarde un peu plus, ne sachant qu'en penser.

Du fils papillon elle profite toujours et n'a pas idée qu'il puisse s'épuiser. Ce qu'elle ne verra pas c'est que cette journée n'est pas comme les autres puisque la main du père ne se posera pas sur l'épaule.

Elle, voit bien que non. Ne lui aurait ensuite pas fait remarquer. Cela aurait été un soir où ils se seraient plus affairés qu'un autre. Elle n'aura pu lui faire remarquer que leur fille a beaucoup parlé, plus que d'habitude, que le gendre moins, moins que d'habitude. Elle verra pourtant, ne pourra lui dire, qu'il y a davantage de mégots dans le cendrier. Vidé, lavé, silence.

Il ne tourne plus sa petite cuillère entre ses doigts. Ne frotte plus ses mains. Ne la regarde plus, aurait voulu alors la protéger davantage mais alors ne se protégeant plus. Elle aurait remarqué à la fin, à la toute fin, qu'il n'aurait pas laissé traîner sa main sur la poignée de la porte. Décidément par un jour comme les autres, un à ranger du côté des silences ou des mots, de ces jours où l'équilibre n'aura pas été trouvé, il ne l'est jamais tout à fait, mais où il aura été plus précaire.

Mais ce jour-là ce fut autre chose. Aucun signe visible. Aucune lecture possible. Impossible de savoir de quel côté pencherait la balance. Trop de silence. Trop de mots. Pas assez de l'un ou de l'autre. Excès, manque. De quoi laisser de l'espace pour le vacarme.

*

Le voilà le vacarme. Né du débordement d'un vide. Chaos de leurs silences déchirés par leurs mots. Ne résumant rien de ce qui le provoqua. Pansement arraché violemment d'un coup sec redouté, pourtant jamais la douleur attendue.

Chacun y a été de son moment de faiblesse. Pas un relâchement.

Le père aurait par sa vigilance rattrapé la chose.

Tous ont affiché, tellement fragiles, plus de force qu'ils n'en avaient. Ont placé des mots comme des virgules sur les silences. Grammaire impossible, à contresens, à l'inverse de toute logique, dernier rempart pourtant contre le vacarme.

Pas de relâchement, moins d'attention aux autres que d'habitude. Personne n'a vu que chacun pensait pouvoir se reposer sur l'autre. Ne serait-ce qu'un peu. Mais bien sûr non. Sous le pansement la plaie.

La mère n'a rien pu faire. Œuvre d'art, portrait dont les yeux suivaient chacun d'eux et qu'ils évitaient.

S'il avait vu la chose venir le père n'aurait rien pu faire mais non le père n'a rien pu voir venir.

Seule la mère sur le tableau.

Ce que n'a pu apporter le père au gendre a commencé par ébranler leur équilibre. Plus de bleu de travail. Estompé son souvenir. Moins de conversations. Plus. Tant d'années à parler pour ne pas trop dire et ne plus pouvoir le faire. Il n'a rien vu venir. N'a pas vu qu'elle venait à son secours et que c'était là le danger. Les autres non plus. Forcément ils l'ont regardé davantage mais ont-ils voulu voir et l'auraient-ils pu. Elle qui évitait leurs regards en se cachant derrière des mots a laissé lire ses silences.

Alors tout s'ébranle. Le mille-feuilles. Chacun repousse son assiette aucun ne prendra la part qui lui revient et encore moins celle de l'autre. Indigestes les silences. Lourds les mots.

L'appétit du père a manqué.

La fille a tenté de papillonner mais ne papillonne pas qui veut. A l'envers des choses. Innocente du bruit en le faisant. Aurait-elle pu l'éviter. Possible que l'épuisement ait fait qu'elle ne l'aura pas entendu. Sans même butiner. Juste pour battre des ailes. Pour occuper l'espace. Libérer du temps. Laisser derrière elle celle qu'elle était et chasser, oui elle le voulait, celle qui n'est plus.

Des mots que le père ne peut plus interrompre.

Que la mère écoute sans le vouloir. Regard dans le vide que ne vient plus remplir les mains qui se frottent.

Vacarme du silence lorsqu'il tombe aux pieds de mots qu'on ne veut pas.

Papillon le fils, même quand il se pose. Est-ce sa façon de partir. Vacarme lorsqu'il le fait.

Si encore la main du père avait sur l'épaule pu le retenir mais non, alors posé aussi la femme papillon.

Fragiles alors ainsi. Vulnérables. Sombre présage des ailes lorsqu'elles ne battent plus.

Le gendre muet la fille qui parle trop la mère qui observe les papillons posés.

Le père qui ne peut plus rien faire.

Alors l'aîné. Qui d'autre. Trop tôt sur ses épaules, trop longtemps maintenant, elle est là l'écharde, dans cet instant, à l'ombre de ce silence, sur l'arête de ce mot. Impossible à prévoir. Quel mot. Quel silence. Probable qu'ils ne le sachent pas, l'écharde n'est rien d'autre que la douleur qu'elle provoque. Que la blessure qu'elle

laisse. Sinon elle n'est rien ou si peu, pas assez pour inquiéter et chacun croit, la pinçant, pouvoir l'enlever mais non, parfois, plus mal placée, plus maladroits les doigts, ils poussent et enfonce une douleur qu'ils oublieront vite. Habituelle la douleur, elle a le temps de prendre racine et alors, entre les dents il sera nécessaire de tirer plus fort pour l'arracher, ce ne sera pas sans bruit, sans faire saigner, sans faire couler le silence, sans crier dans le vide.

Alors gardée l'écharde. Alors l'aîné n'a plus d'attention que pour le prétexte à trouver pour partir. Au moindre il partira. Elle le regarde davantage et la mère le remarque. Impuissant le papillon, impuissant le gendre, épuisée la fille. Ce qui aurait dû, n'a pas, ne sera jamais depuis ce toujours. Mille feuilles de silences. Et les sœurs jumelles qui jouent avec les miettes. Trop de miettes ce jour.

Prétexte trouvé, peu importe lequel, il se lève tire sa chaise et part. Sans un mot mais sans silence. Vacarme. Elle le suit, plisse un peu les yeux, pour la mère, compréhension enfin. Il part elle le suit.

Le père impuissant le père absent.

Il part, ils partent aussi, peu après, s'étant un peu affairés avec la mère le temps de laissait passer trop de silences et pas assez de mots.

Derrière eux la porte se referme sans la caresse de la main sur la poignée.

Tacet III

Elle s'affaire. Seule. On croirait les silences destinés aux autres mais ils sont bien destinés à ceux qui les écrivent. Mais si personne n'est là pour tourner la page, alors vacarme. C'est ainsi que cela commence. Et ainsi que cela finit.

Ce n'est pas que le père ait négligé de laisser sa main sur la poignée de la porte. Seule son absence aura permis cela. Depuis qu'il n'est plus là, rien n'a changé, elle ne ferme pas la porte derrière eux, l'aîné sort toujours le dernier et le fait pour elle. Est-ce pour cela qu'il est parti sans rien dire. Pour ne pas avoir à le faire. Préférant le vacarme, évitant le bruit du départ au moment où il la laisse à ses silences.

Chaque fois, de l'autre côté de la porte, la laissant, même geste que le père. Sur la poignée une caresse. Si seulement il savait, si le père avait su, en ce geste semblables.

4'33". Temps nécessaire suspendu après le départ et dans lequel il faudra mettre les mêmes choses mais sans le père. Sans lui elle s'affaire. Ils sont partis, elle n'est pas dupe, doute qu'ils n'aient pas laissé derrière eux un sentiment d'impuissance et de culpabilité, et l'ajoute à sa solitude.

Doucement elle s'affaire. Le silence a besoin de temps pour s'exprimer. Il n'est fait que de ça. Solitaire et entier. Ils ont crû le partager mais loin de se diviser il a grandi. Généreux et froid. Reste maintenant celui de la mère et encore la présence de celui du père. Tenace le silence. Elle porte les deux et termine les conversations qu'ils n'ont pas eues. Possible maintenant de terminer les phrases. Elle sait ce qu'il ne lui a pas dit, elle n'était pas dupe, sait qu'il ne l'était pas. Elle va les terminer. Pour deux. Dernière mesure.

Ils ont dit un temps, chaque fois les enfants partis, que c'était une belle journée, puis moins, ont gardé pour eux des détails qui installaient des doutes contre lesquelles ils s'affairaient. Ils ne l'ont plus dit et chacun espérait que l'autre trouvait encore que oui, c'était une belle journée.

Immense. Gouffre le doute. Infime d'abord puis immense. Non mesurable. Suffisant pour enfouir les mots et les silences. Les mots, les silences, l'un comme l'autre ont pourtant besoin qu'on les écoute.

Ce jour, 4'33" de confessions. Pour la première fois le drame dans les yeux. Ni vacarme ni silence elle s'affaire et tout se dira. Pour deux. Peu importe qu'il ne réponde pas. Des mots dans du silence. Des phrases. Ce n'est pas parce qu'elles s'arrêtent sur du vide qu'elles ne sont pas au bout. C'est juste qu'elles ont tout dit. Au silence le point final.